



problèmes de l'enseignement et de la recherche géographiques au Brésil

Au Brésil, la géographie occupe une place privilégiée que révèlent bien deux faits : d'une part, l'existence de la puissante fondation Institut Brésilien de Géographie et Statistiques (I.b.g.e.) qui, fondée en 1937, est présente aujourd'hui par ses bureaux sur l'ensemble du territoire brésilien ; d'autre part, la profession de géographe qui est reconnue, hors de l'enseignement, au même titre que celle de médecin ou d'ingénieur.

Cela n'est guère surprenant dans un pays de huit millions et demi de kilomètres carrés occupé par à peine 116 millions d'habitants. La moitié de cet espace est occupée et exploitée. De cette manière, l'homme se trouve confronté tous les jours avec deux notions fondamentales de la géographie : l'ouverture spatiale et la relative diversité écologique des milieux en voie de conquête pionnière.

Dès lors, on comprend qu'à l'inverse de nos vieux pays d'espace fermé, le géographe ne soit pas considéré, au Brésil, comme un fossile lorsqu'il quitte son ennuyeuse chaire d'enseignement.

D'ailleurs, dans un tel pays, certains concepts géographiques s'inscrivent dans la vie de tous les jours. La distance spatiale, par exemple, est constamment présente malgré les efforts extraordinaires réalisés par le gouvernement pour l'effacer (routes, avion, téléphone, télex). La notion de milieu physique est, elle aussi, essentielle au point qu'un Brésilien, interrogé sur une région quelconque de son pays, a souvent tendance à la définir d'abord par sa couverture végétale naturelle (forêt ou « campo ») ou par sa topographie. Certains genres de vie actuels s'expliquent encore par de tenaces déterminismes physiques : l'élevage est, pour beaucoup, l'activité naturelle des prairies et des savanes, même si, depuis peu, on le pratique en pleine Amazonie sur pâtures plantées. L'agriculture vivrière est également liée à un certain type de sol : celui des forêts, considéré comme naturellement riche, voire inépuisable, par les cultivateurs traditionnels.

Toutefois, à côté de ces concepts géographiques d'une objectivité déjà toute relative, le Brésilien a, de

son espace, une perception bien particulière. En effet, qu'il soit pauvre ou aisé, il est persuadé que la terre disponible est potentiellement très riche. Les richesses minières prouvent qu'il n'a pas tort de croire à la valeur de ces espaces. Mais il a aussi une autre raison de croire aux vertus enrichissantes de son espace géographique disponible : c'est la spéculation foncière qui a toujours constitué un des moteurs essentiels des fronts pionniers, au point que beaucoup de fortunes actuelles s'expliquent par des achats et des reventes successives de terres neuves auxquelles des chemins de fer et des routes ont, en bonne heure, conféré des plus-values considérables.

Cette perception très marchande de l'espace géographique explique à son tour la précarité de l'organisation régionale des régions habitées qui perdent constamment une partie de leurs forces et de leurs capitaux au profit des espaces d'expansion pionnière. Ceux-ci, d'autre part, font l'objet d'appropriations et d'exploitations

si hâtives que, dans un premier temps au moins, l'homme s'y comporte comme prédateur.

Aujourd'hui, cependant, l'Amazonie, ultime glacis d'expansion, a montré ses limites à la fois géographiques et économiques. On sait qu'elle n'abritera pas avant longtemps une paysannerie d'un million de familles. On n'ignore pas que, passée la phase de prédation, il faudra aménager ou réaménager le territoire.

Là, nous retrouvons la réflexion et les enseignements géographiques. Tandis que certains chercheurs géographes interviennent déjà vigoureusement en faveur de la conservation de certains écosystèmes menacés de disparition, d'autres essaient de faire le point : l'espace brésilien actuel ne serait-il pas exclusivement un espace social ? Est-il bien raisonnable de le vouloir appréhender par la seule description géographique traditionnelle ? Ne convient-il pas de revoir tous les niveaux de l'enseignement géographique afin de former les jeunes à des vues plus conservatrices des milieux naturels ?

Les années 1980 s'annoncent donc comme particulièrement agitées pour les géographes brésiliens. Essayons de faire un point très provisoire dans cette turbulence où nos collègues ont la rude tâche de mener de front la recherche géographique indispensable dans un pays neuf qui se fait tous les jours et les enseignements de la géographie elle-même.

une recherche géographique inquiète et dynamique

C'est dans les années 1930 que la géographie brésilienne s'est imposée comme science enseignée dans les universités, de São Paulo et de Rio de Janeiro surtout. L'école française y joua un rôle essentiel avec quelques géographes de renom (P. Monbeig, P. Deffontaines, E. de Mar-

tonne, F. Ruellan) qui travaillèrent aux côtés de non moins prestigieuses personnalités de l'ethnologie (C. Lévi-Strauss) et de l'histoire (F. Braudel). Ils avaient été précédés par une longue phase de découvertes empiriques du territoire que marqua, en particulier, Auguste de Saint-Hilaire, ce botaniste curieux de la première partie du XIX^e siècle qui nous laissa d'excellentes descriptions des provinces du sud, sud-est et du centre brésiliens.

Très vite, la géographie brésilienne ressentit le besoin de reconnaître, à l'instar de son aînée française, des régions et des dynamismes régionaux. La grande thèse de P. Monbeig (1) devait habilement adapter les concepts français traditionnels au mouvement des hommes pionniers et aux grandes phases économiques qui marquèrent profondément la conquête des terres neuves durant la première moitié de notre siècle par la plantation de café.

Tandis qu'à Rio de Janeiro F. Ruellan et L. Waibel exhortaient leurs étudiants à la recherche de terrain, « Pionniers et planteurs de São Paulo » offrait donc un modèle de géographie où la synthèse régionale s'accommodait fort bien des considérations économiques indispensables pour comprendre l'évolution du monde pionnier.

Une géographie brésilienne était née qui devait être vigoureusement reprise par de grands géographes brésiliens à São Paulo, à Rio de Janeiro, à Belo Horizonte, à Salvador, à Recife... Dynamique, cette géographie donnait volontiers dans l'application. Très proche du terrain, elle faisait connaître le Brésil intérieur par le moyen des précieux traités de « Geografia do Brasil », publiés par l'I.b.g.e. et ses géographes. L'enseignement supérieur tendait naturellement à suivre ces tendances. Les héritiers des premiers maîtres français surent développer les principes d'un enseignement géographique général et régional et, déjà curieux de nouvelles méthodes, regardaient du côté de l'Allemagne, de l'Angleterre, de l'Inde et des U.s.a...

(1) Pionniers et planteurs de São Paulo, Paris, A. Colin, 1952, 376 pages.



C'est aux U.s.a. précisément qu'on crut trouver, au terme des années 1960, la solution à une préoccupation scientifique bien légitime : les méthodes dites quantitatives qui devaient ôter à la géographie ses aspects descriptifs et qualitatifs.

De cette adoption hâtive, et parfois mal servie par des ambitions injustifiées, il devait résulter d'abord un rare enthousiasme, puis un traumatisme profond dont la recherche géographique et une partie de l'enseignement supérieur sortent seulement aujourd'hui. On peut d'ailleurs s'interroger sur les motivations profondes de cette adoption de méthodes, certes très justifiables dans leurs principes, mais de manière très délicate. N'était-ce point la crise de croissance d'une nouvelle génération de géographes qui exigeaient leur place et se voulaient technocrates au même titre que les nouveaux gouvernants ? En tout cas, la matrice factorielle devait, durant une décennie, ravager les méthodes dites traditionnelles et remplacer les paysages géographiques désormais honnis par des formes d'études qui prétendaient être à la fois plus scientifiques et opérationnelles.



Ce furent alors ces travaux, plus ou moins extravagants, qui remplirent certaines revues de géographie déjà renommées et suscitèrent la naissance de nouvelles publications parfaitement incompréhensibles pour les non-initiés. Heureusement, les meilleurs parmi les initiés devaient vite interrompre cette mode ou la rendre plus raisonnable en la voulant réellement scientifique.

La situation actuelle n'est pas un simple retour au passé. Les jeunes géographes brésiliens sont aujourd'hui, pour une bonne part d'entre eux, pris dans une nouvelle vague où la recherche de la synthèse géographique voisine peut-être un peu dangereusement avec la doctrine politique. Mais, au moins, la synthèse a-t-elle pour un temps fait oublier les faux éclats d'une géographie quantitative qui avait cru pouvoir se passer, tout à la fois, de culture et de terrain.

Les conséquences de cette décennie quantitative n'en sont pas moins fâcheuses aux plans scientifique et pédagogique. Car, durant cette période de changements où le Brésil a décollé économiquement et où l'é-

popée amazonienne a débuté, bien des géographes ont boudé le terrain. Le contexte politique de l'époque n'encourageait d'ailleurs pas à la vraie découverte de terrain, bien que celle-ci n'ait jamais été interdite aux géographes, brésiliens ou étrangers. De cette manière, on a laissé passer une phase de mutation essentielle où l'on aurait pu découvrir beaucoup de formes d'innovations spontanées. Les géographes auraient peut-être alors compris que la véritable géographie doit être, au Brésil, cette « écologie humaine » qu'évoquait Max Sorre, il y a presque un demi-siècle. Car il semble que ce soit durant les années 1970 que les comportements pionniers ont été catalysés par les transferts de technologie et les nouvelles politiques économiques. De véritables fronts néo-pionniers (soja, bœuf, canne à sucre) ont alors balayé la majeure partie du territoire, bouleversant hommes et traditions culturelles, sans que les géographes en saisissent toujours la portée profonde ou même en décrivent les plus élémentaires manifestations spatiales. Parallèlement, la paysannerie du nord-est du pays, la plus pauvre, amorçait, toutes les fois qu'elle le pouvait, des adaptations

remarquables aux nouveaux environnements, fournissant ainsi la preuve que des solutions, à la fois peu coûteuses et autocentrées, existaient pour le développement économique et social de ce vaste espace déshérité. Ces expériences ont été malheureusement peu décrites et manquent aujourd'hui comme éléments de référence pour la nouvelle réflexion qu'ont amorcée les aménageurs conscients des limites des technologies lourdes et « américanocentrées ».

Second effet regrettable : privée de moniteurs, une génération de jeunes géographes n'a pas appris le terrain. Ce phénomène est à l'origine d'un malaise que, très courageusement, la plupart d'entre eux ont entrepris de combattre par de nouvelles recherches. Ce fait est particulièrement net dans les universités du nord-est qui comptent désormais près d'une centaine de jeunes enseignants qui collaborent activement avec des organismes d'aménagement privés ou publics. L'I.b.g.e. a eu moins de chance et n'a pas retrouvé tout à fait le chemin de la vraie géographie que n'a pourtant jamais cessé de lui montrer son

intelligent doyen, le professeur Orlando Valverde. Cet organisme, qui avait su porter la géographie à son plus haut niveau, n'a pas reconstitué son ancien état-major de chercheurs. La mode du jargon économique et l'attrait récent pour des idéologies longtemps considérées comme « subversives » ont peut-être un peu gêné une nouvelle éclosion de la géographie brésilienne à l'I.b.g.e. de Rio de Janeiro.

un enseignement secondaire à la recherche de son public

A l'opposé, depuis la fin des années 1960, la géographie a vigoureusement progressé dans l'enseignement secondaire. Honorablement représentée dans les programmes des deux cycles, la géographie a bénéficié d'efforts originaux dans la conception et l'édition de manuels réalisés par une nouvelle génération d'enseignants.

Traditionnellement, l'enseignement de la géographie au lycée était basé sur les ouvrages d'Aroldo de Azevedo. Ce pionnier de l'édition à très grande diffusion alliait à une indéniable culture générale une certaine conception de la géographie économique. Comme le Brésil est en constante transformation, l'auteur a parfois préféré une solide base physique et historico-culturelle à une actualisation systématique dans le domaine économique. Certes, l'économie brésilienne se développe très vite au point de rendre totalement caducs, en quelques mois seulement, les travaux les plus soigneux. Une telle démarche ne laissait pas cependant d'être un peu fâcheuse pour l'énorme clientèle de professeurs et d'élèves à laquelle les ouvrages d'Aroldo de Azevedo servaient de base. On ne saurait à cet égard ignorer l'isolement géographique et intellectuel qui gênait — et gêne encore — les enseignants du second cycle dans l'intérieur du Brésil. Pour ces professeurs, aucune donnée sérieuse, aucun recyclage n'est possible sans des déplacements périodiques dans les villes capitales d'Etat où se trouvent les universités brésiliennes les plus importantes. Très imprégnés de géo-

graphie européenne, les livres d'Aroldo de Azevedo n'étaient pas toujours très bien compris par les professeurs les plus isolés.

L'état de quasi-monopole qui a caractérisé la publication d'ouvrages de géographie de l'enseignement secondaire au Brésil a donc présenté des aspects négatifs jusqu'au milieu des années 1960. Il ne faudrait pas oublier cependant que les ouvrages d'Aroldo de Azevedo ont sans aucun doute contribué puissamment à diffuser dans l'ensemble du Brésil une certaine image, à la fois régionale, unitaire et nationaliste (2), d'une immense patrie qui a connu bien des vicissitudes économiques et était périodiquement convulsée par ses grands fronts pionniers qui repoussaient brutalement vers l'ouest une frontière de peuplement dont la progression était commandée par São Paulo.

Toute une sociologie, toute une histoire du livre pédagogique mériteraient d'être faites au Brésil. En ce qui concerne la géographie, ces études attribueraient certainement à Aroldo de Azevedo un rôle qu'on ne soupçonne peut-être pas assez dans certaines prises de conscience régionales et nationales. Et même s'il est actuellement courant d'entendre de vives critiques à l'encontre de cette ancienne situation monopolistique de l'édition et de la distribution du livre pédagogique au Brésil, il nous semble que les ouvrages d'Aroldo de Azevedo ont beaucoup influencé la perception de l'espace géographique par les développeurs actuels du Brésil.

Depuis 1965 environ, des professeurs plus jeunes ont compris à la fois les inconvénients des ouvrages traditionnels du vieux maître pauliste et les avantages matériels que pouvait représenter l'immense marché du livre pédagogique au Brésil. Nilo Bernardes, géographe bien connu, a ainsi lancé une des premières géographies du Brésil après Azevedo. Ce ne fut pas un succès

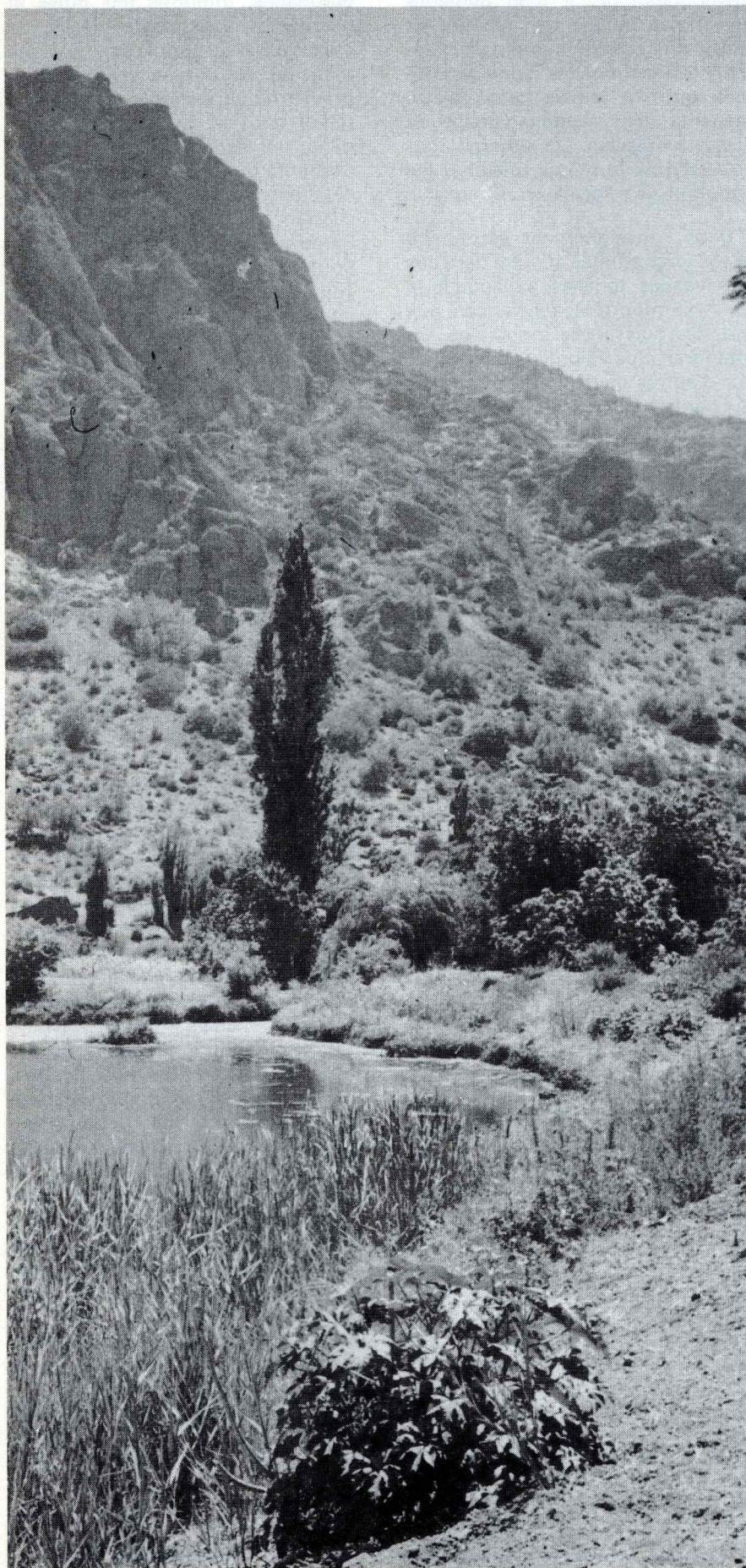
(2) C'est ainsi, par exemple, que l'auteur, en octobre 1970, terminait la présentation de son dernier ouvrage : « le Brésil et ses régions », destiné aux élèves de « grau medio » : « Voici donc le Brésil et ses régions élaboré avec soin et dans la foi inébranlable que nous avons dans les destins réservés à notre pays... Que par ces pages, [ce livre], puisse transmettre le même amour et la même confiance dans la patrie qui nous est commune, une et indivisible, grande puissance du XXI^e siècle. »

d'édition pour la simple raison que cet ouvrage était excellent pour... les professeurs et les étudiants de l'enseignement supérieur. Il était donc peu adapté au marché de l'enseignement secondaire brésilien. Très « européocentré » dans sa présentation, on serait tenté de l'assimiler un peu à ce que fut en France la Collection Cholley durant les années 1950/60 : un ouvrage pour initiés.

M. David Marcio S. Rodrigues, professeur de géographie à l'université fédérale de Minas Gerais, a été, très jeune, le grand révolutionnaire de l'enseignement de la géographie dans les collèges et les lycées du Brésil. Cet enseignant a très bien compris que tout ouvrage qui ne ferait qu'imiter les traités de géographie européens serait inadapté à la réalité brésilienne. Il a aussi compris que les livres pédagogiques doivent s'adresser autant à un public de professeurs que d'élèves du secondaire. Il savait, en effet, la grande faiblesse de ses collègues pour avoir animé souvent la section régionale de l'Association des Géographes Brésiliens qui organisait des réunions d'information pour les professeurs de l'intérieur de l'Etat de Minas Gerais. Il savait aussi la soif de connaissance de ses humbles collègues et leur désir de transmettre des informations qui fussent à la fois vraies et motivantes.

C'est donc en parfaite connaissance des problèmes du professeur de géographie brésilien que David Marcio S. Rodrigues a lancé une collection d'ouvrages de géographie durant la dernière décennie. Parmi ces ouvrages, il a bien pris soin de faire des manuels pour les professeurs. Ces traités administrent aujourd'hui une grande leçon sur ce qu'il faut faire pour l'enseignement de la géographie, non seulement au Brésil, mais dans le tiers monde en général. Car David Marcio S. Rodrigues a systématiquement replacé les professeurs et les élèves du secondaire dans leur environnement culturel. De cette réflexion ont surgi certaines techniques pédagogiques neuves et un mode original de présentation du texte géographique lui-même :

— Le texte est simple, aéré. Les idées principales y sont exposées clairement, car détachées en une série de petits paragraphes, tandis



que les titres se détachent nettement et évitent les plans-tiroirs désastreux pour les élèves. Le vocabulaire employé peut paraître très élémentaire, mais il est précis. Les chiffres sont peu nombreux, mais l'économie y est habilement expliquée.

— L'illustration est remarquable car, pour la première fois peut-être, un géographe se soucie de faire correspondre systématiquement la documentation photographique et le texte. L'ouvrage sur le Brésil régional est excellent à cet égard; les cartes en couleurs y sont faciles à lire. Les commentaires des photographies, enfin, ajoutent quelques précisions au texte et sont d'autant plus appréciés que celui-ci est plus réduit.

— A ces énormes qualités, les divers volumes publiés par David Marcio S. Rodrigues ajoutent des « Travaux Pratiques » qui, à la fin de chaque grande région, sollicitent l'élève autant que le professeur. Et que de variété dans les questions et les propositions d'études ! Cela va de la classique carte de localisation à l'observation correcte des plaques minéralogiques des voitures; des mots croisés simples à des photographies de poteaux indicateurs ! Bref, il y a dans ces livres des trouvailles qui montrent que l'auteur a admirablement compris la vivacité et la structure mentale de ses jeunes compatriotes de 12 à 17 ans. Il ne manque même pas une aimable invite au nationalisme et à la nécessité de réalisations collectives, notre astucieux collègue ayant bien compris que l'individualisme brésilien doit être combattu à la racine si l'on veut qu'il s'efface devant l'intérêt national.

Ainsi conçus, les ouvrages de David Marcio S. Rodrigues répondent donc au niveau réel des collégiens et des professeurs de l'enseignement secondaire brésilien. Tandis que les enseignants y trouvent un outil qu'ils ne possédaient pas avant grâce, en particulier, aux travaux pratiques, les élèves ne s'ennuient pas et peuvent exercer leur sens inné de l'observation géographique.

Enfin, quel est le géographe qui resterait insensible aux discrets encouragements à la profession et aux claires définitions de notre discipline ?

Simultanément — ou un peu plus tard — d'autres géographes ont suivi la voie ouverte par David Marcio S. Rodrigues. Ainsi, à São Paulo, M. João Antônio Rodrigues — toute fidélité au vieux maître disparu — a d'abord choisi de compléter les ouvrages d'Aroldo de Azevedo en publiant des « Cahiers d'études dirigées » destinés à illustrer les textes du maître. São Paulo y est naturellement privilégiée et fort bien commentée. Un Atlas, à la fois simple et assez complet, publié par le même auteur, constitue depuis quelques années un outil d'enseignement et d'étude qui n'existait pas encore, à ce niveau au moins, au début des années 1960.

A Belo Horizonte, M. Antônio Marum vient de publier une « geovisão » pour classes terminales. L'influence de son professeur David Marcio est nette chez ce jeune auteur. Les textes, toutefois, y sont étoffés comme il convient à un manuel qui s'adresse à un public déjà plus avancé. Les photographies, sont, hélas, absentes. Par contre, la cartographie est excellente.

recherche, enseignement et environnement géographique

Il ne fait pas de doute que, parallèlement à l'enseignement supérieur qui refuse de rester dans une sécurisante tradition, les enseignants secondaires ont voulu, eux aussi, rénover leurs méthodes. Les uns et les autres se rencontrent au moins sur un point essentiel : la nécessité de connaître et de faire connaître en priorité un grand pays qui étonne, le Brésil.

Est-ce à dire que les problèmes n'existent pas dans la géographie brésilienne actuelle ? Ce serait oublier que bien des chercheurs et enseignants du Supérieur ont mal récupéré la phase quantitative des années 1970 et se débattent souvent avec des problèmes énormes de documentation scientifique. D'autres sont très vite submergés par les travaux commandés par les grandes institutions d'aménagement régional, ce qui, en soi, serait excellent, si ces travaux ne nuisaient pas un peu à leur actualisation

méthodologique. Il n'en demeure pas moins qu'une très vigoureuse troisième génération prend actuellement les commandes d'une géographie qui n'a jamais cessé d'être présente dans l'aménagement de l'espace brésilien. On aimerait pouvoir affirmer le même rôle chez les géographes français en France !

Dans l'enseignement secondaire et ses programmes, d'autre part, des survivances tenaces expliquent la part très importante faite encore aux grandes puissances mondiales. On attendrait plus volontiers des études sur d'autres pays intertropicaux, ce qui permettrait aux jeunes Brésiliens de se mieux situer en utilisant la méthode géographique par excellence : la comparaison. L'exogène, le spectaculaire restent en fait tentants et il est bien vrai que bien des pays du tiers monde tropical paraissent indignes de comparaison avec le puissant Brésil. Mais, on oublie peut-être, là encore, l'enseignement dans le Brésil profond où la faible culture géographique des maîtres est bien incapable d'assimiler et de transmettre les actuels concepts de transferts de technologie et d'économie d'échelle qui sont à la base du développement économique du Brésil.

Au début des années 1980, toutefois, la géographie brésilienne, considérée sous les angles tant pédagogique que scientifique, montre de nettes tendances à une nouvelle découverte de l'environnement. Il y a là, une convergence fondamentale qui révèle, à notre sens, ce que devrait être — et ce que sera vraisemblablement — l'enseignement et la recherche géographiques dans un pays en voie de développement aussi rapide que le Brésil.

Car, c'est l'étude des milieux naturels et humains, d'une part, et la dynamique des milieux ruraux et urbains, d'autre part, qui donneront les véritables solutions aux aménagements concertés. Jusqu'ici, on a ignoré de nombreux exemples de changements endogènes parce que, comme on l'a vu, on a méprisé le terrain pendant un temps et aussi parce qu'on ne croit pas aux solutions proprement locales en vertu du très fameux : « Deus de casa não faz milagre » (Les Dieux domestiques ne font pas de miracle). Et de préférer les modèles américains ou

européens, importés tels quels et plaqués sur une réalité brésilienne qui les assimile parfois avec quelque difficulté. Nous n'en voulons pour preuve qu'un exemple pris dans la région nord-est du pays, c'est-à-dire dans un espace particulièrement déshérité où, depuis des décennies, l'Etat encourage l'innovation hétérocentrée sous toutes ses formes. Parmi celles-ci, le Département National des Ouvrages contre les Sécheresses a lancé un programme impressionnant d'irrigation qui visait à l'implantation de plus de 21 000 familles sur 100 000 ha irrigués en 1980. Or, à cette date, moins de 3 000 familles avaient été installées sur quelque 15 000 ha, irrigués ou en voie de l'être. Les coûts sont impressionnants : entre 15 000 et 100 000 dollars par famille de colons.

Or, la simple observation géographique montrée aujourd'hui que de tels travaux auraient pu être singulièrement réduits si l'on avait fait confiance aux Nordestins, assistés traditionnels auxquels on a tendance à refuser toute initiative. En effet, alors que les colons officiels sont installés à l'aval des barrages exclusivement et reçoivent l'eau de complexes réseaux d'irrigation, on constate aujourd'hui que beaucoup de petits agriculteurs se sont installés à l'amont des barrages où ils cultivent les franges humides des lacs artificiels en saison sèche soit en cultures de décrue, soit en cultures mouillées aux moyens de retenue lorsqu'ils n'ont pas recours à la motopompe. La vallée du Rio Piranhas, dans l'Etat de la Paraíba, montre pour sa part que ce n'est pas l'imagination qui manque aux paysanneries traditionnelles, mais bien plutôt le manque de communications et de moyens d'innover. Dans cette vallée, en effet, une petite irrigation s'est développée sur les terres riveraines du fleuve pour deux raisons : l'une a consisté dans l'initiative d'un habitant local qui avait connu, dans une région voisine de l'Etat du Ceará, une irrigation au moyen d'éoliennes ; l'autre fut l'installation d'une ligne électrique qui a véritablement développé l'irrigation au moyen de motopompes bon marché.

(3) Exogène : qui se forme à l'extérieur.

On pourrait multiplier les exemples de petites installations hydrauliques dans la région semi-aride du Brésil. A l'opposé, d'autres observations apportent de véritables preuves « a contrario » sur la valeur réelle de récentes implantations. Ainsi, on a souvent souligné l'extrême difficulté d'implantation des coopératives dans le milieu rural brésilien où l'individualisme a fait échouer bien des tentatives proposées par le gouvernement selon des modèles importés. Or, on remarque que, dans certaines conditions, l'initiative coopérativiste peut non seulement réussir, mais surgir spontanément du milieu rural traditionnel lui-même. Nous avons ainsi observé à plusieurs reprises le plein succès de coopératives agricoles dans des communautés d'agriculteurs qui avaient conservé l'habitude de faire subir une première transformation industrielle à leurs produits. Le cas est particulièrement clair pour les planteurs de tabac qui fabriquent le fameux « tabac en corde » des paysans brésiliens. Dans ce cas il semble que la valeur ajoutée par la transformation industrielle à la ferme soit à l'origine d'une prise de conscience de la valeur du travail qu'on est alors naturellement porté à protéger contre les intermédiaires transporteurs ou industriels par la constitution de coopératives. Or, c'est exactement le contraire qu'on encourage, depuis vingt années au moins, lorsqu'on finance l'implantation de moyennes et grosses agro-industries dans les villes.

Il ne fait donc plus guère de doute aujourd'hui que la première démarche de la recherche géographique au Brésil devrait précisément consister à connaître, à cartographier et à divulguer toute forme spontanée de changement. Cela a déjà été écrit pour un autre continent intertropical, l'Afrique, par des non-géographes (4) qui prônent des systèmes de développement auto-centrés. Les géographes peuvent parfaitement prendre à leur compte de tels inventaires en y ajoutant deux choses qu'ils savent faire depuis longtemps : des évolutions historiques récentes qui débouchent sur une certaine connaissance, dynamique, de la société et des vues

spatiales et régionales qu'oublient très généralement les spécialistes des sciences humaines et physiques.

Dans un second temps, ces observations géographiques orientent très naturellement vers l'aménagement. Tel qu'il a été pensé jusqu'ici, celui-ci était souvent a-géographique. Un seul exemple : la très récente politique de développement par pôles de croissance ignore tout simplement l'espace géographique, car elle considère comme implicite l'existence d'un espace parfaitement plan et, sinon infini, du moins mal limité. En réalité, l'espace géographique est rugueux et toujours limité par l'existence d'unités éco-géographiques plus ou moins bien définies. Ignorer cette réalité pour appliquer à tous prix de mauvais modèles de centralité ne peut aboutir qu'à des échecs.

Cette démarche, géographique, ne saurait cependant être limitée aux seuls chercheurs géographes. Plus que dans les pays européens, recherche et enseignement devraient aller de pair, car c'est finalement toute une génération élevée dans les principes nouveaux — et trop vite sacro-saints — de la technocratie qu'il faudrait réorienter vers une véritable connaissance des milieux physiques et humains, d'un sous-continent de plus de huit millions de kilomètres carrés. Mais pour cela, il faudrait lutter contre l'extraordinaire isolement des instituteurs et professeurs des zones rurales intérieures. Pour ces gens, peu de choses ont été faites : peu de livres du maître, pratiquement pas de matériel d'enseignement et même pas de régularité dans les rémunérations mensuelles susceptible d'assurer à ces déshérités de l'enseignement une indispensable honorabilité matérielle.

Il existe pourtant un moyen, présent à peu près partout au Brésil, pour venir en aide à ces enseignants et à leurs élèves : la télévision. Celle-ci est présente, même dans les communautés les plus pauvres (à l'exception, naturellement, de l'Amazonie) sous la forme de postes récepteurs collectifs que les municipalités font installer sur les places des villages et qui attirent une foule considérable tous les soirs. Il y aurait là une possibilité d'éducation

de masse qui a été totalement ignorée jusqu'ici.

Les contrastes littoral-intérieur et villes-campagnes obligerait peut-être à revoir les programmes d'enseignement et la formation des maîtres. On a vu, certes, que de nouveaux ouvrages d'enseignement secondaire ont fait de louables efforts pour se mettre à la portée des plus défavorisés parmi les maîtres et les élèves. Pourtant, cette géographie est un peu élitiste encore dans la mesure où elle concerne surtout des citadins. Peut-être conviendrait-il de mieux motiver les élèves pour leur milieu géographique. On pourrait combattre ainsi quelque peu cet exode rural et ces migrations à longues distances qui sont plus ruineuses qu'enrichissantes aux plans tant matériels que culturels pour les régions d'émigration. Il nous semble que des manuels dont la partie pratique serait encore plus régionalisée pourraient susciter à la fois l'observation et l'intérêt pour la région habitée. De cette manière, la géographie bien apprise pourrait atténuer les turbulences migratoires et estomper les perceptions pionnières de l'espace brésilien. Parallèlement, de nouvelles consciences régionales pourraient naître sans nuire pour autant à une « brasilianité » qui est, d'ores et déjà, un fait acquis, comme le prouve la vigueur du nationalisme et les faciles mobilisations de masse face à certains problèmes extérieurs.

D'ailleurs, on note déjà les premiers signes d'une conscience régionale dans un contexte d'unité et d'intégration parfaitement brésilien. Dans ce domaine, c'est encore le Nord-Est et ses jeunes universités qui donnent le ton par leur recherche de régionalisation contre l'omniprésence de São Paulo. Il est révélateur à cet égard qu'un des Recteurs les plus dynamiques qu'ait connus le Nord-Est — le professeur Lynaldo Cavalcanti de Albuquerque — ait fait de la connaissance géographique régionale un véritable cheval de bataille contre l'impérialisme méridional et pour le développement autocentré du Nord-Est.

Raymond PEBAYLE
Professeur de Géographie
à l'université
de Bretagne Occidentale, Brest.

(4) H. Raulin et E. Raynaud : « L'aide au sous-développement », I.E.D.E.S., Collection Tiers-Monde, Presses Universitaires de France, Paris, 1980, 261 pages.